

La poésie, c'est pas ce qu'on croit

Tarte à la crème ou serpent de mer, choisissez votre métaphore : les relations entre la poésie et l'enseignement suscitent depuis des décennies des débats animés, parfois passionnels, du moins parmi ceux, à vrai dire minoritaires, qui ne se satisfont pas des modes de transmission consacrés par l'école républicaine, la récitation et l'explication de textes. Loin de moi l'ambition de trancher ici une question aux attendus nombreux et complexes, même si, fruit d'une longue expérience d'enseignant, de formateur et de poète, j'ai comme d'autres mon idée sur le sujet.

Mais il me semble que l'essentiel est ailleurs. Les divergences sur les modalités pédagogiques d'appropriation et de transmission du poème seraient pour partie résolues si étaient levés préalablement quelques graves malentendus, anciens et tenaces, concernant *l'idée même de poésie*, ses enjeux et ses finalités, la façon *ad hoc* de lire le poème et, subséquemment, les capacités de réception des enfants – *id est* : le problème du répertoire élu. « Retour amont » comme disait René Char : je propose qu'on revienne au point de départ.

Je suis toujours étonné de constater la naïveté et la restriction du point de vue des enseignants sur la poésie, dans le secondaire autant que dans le primaire. Il se trouve que, hormis une minorité qui a une fréquentation motivée, libre et spontanée des poètes, c'est-à-dire non prescrite par la nécessité pédagogique, la plupart n'ont aucune pratique *personnelle* de la poésie, que par le fait même ils méconnaissent la radicalité de l'expérience poétique et sont tributaires, malgré eux, de préjugés courants : soit elle est sacralisée, sanctuaire étrange de la littérature où l'on entre qu'après genuflexion et, pour dire vrai, peu ou prou réservé à des initiés que leur complexion mentale particulière rend accessibles au Mystère ; soit elle est tenue pour un objet savant, intimidant, que ne se donne qu'au prix de machiavéliques stratégies d'analyse (d'om dans les classes une approche mystique ou techniciste, ces deux extrêmes pervers). Ajouté à cela, le présupposé implicite, et le plus largement partagé, qu'elle est un « supplément d'âme », valeur supplétive que manifeste emblématiquement sa place marginale dans les manuels ou dans les horaires, et qui lui confère dans l'existence ordinaire comme dans la vie scolaire un statut d'exception, de plus facultatif – statut finalement mortifère.

Pour en savoir davantage sur les représentations dominantes (j'insiste, c'est le nœud du problème), il est utile et instructif de considérer celles que révèle la parole des jeunes élèves, révélateur efficace puisque aussi bien ils sont des éponges vis-à-vis du discours ambiant. Qu'est-ce la poésie pour eux ? On va voir que cela traduit, dans des formulations plus naïves et donc plus radicales, l'opinion courante, partagée, j'en suis convaincu, par la plupart de leurs maîtres.

Les représentations dominantes

Ils disent d'abord : « la poésie c'est la **rime** », « c'est la musique des mots » (cela en dit long, soit dit en passant, sur la nature des textes qu'on leur a proposés). La conviction, très tenace (voir les essais d'écriture des grands adolescents), que la rime est l'élément constitutif du poétique, outre qu'elle met hors champ par exemple Aloysius Bertrand et une bonne part de Rimbaud, Max Jacob ou René Char, entérine une erreur fondamentale : elle fait un absolu d'un critère certes fréquent mais aléatoire, non constant historiquement et géographiquement – le corpus français n'est tout de même qu'un cas particulier du domaine universel. Plus grave encore : elle immobilise le poétique dans un trait formel alors qu'elle est, en tout temps et en tout lieu, une dynamique de la forme, le site privilégié d'une perpétuelle mutation formelle, bref d'une continuelle *métamorphose* au sens propre. Il y a donc dans ce préjugé banal et apparemment anodin un contresens originel qui altère en profondeur la perception du poétique. A considérer les mille milliards de poèmes que nous a légués la tradition universelle, le caractère le plus constant de la poésie est son inconstance, cette soif inextinguible de décliner jusqu'à l'impossible le paradigme des formes, la variabilité en effet, versatilité et réversibilité.

Quant à la fameuse « musique des mots », si elle désigne le particulier traitement « du matériau sonore », soit. Mais on voit bien que la formule manifeste ici un point de vue restrictif qui fait de l'harmonie et de l'équilibre rythmique la visée suprême, avec ce que cela comporte de « joliesse » implicite. Quid alors par exemple de ces dissonances tentées par plus d'un, Victor Hugo compris ? Quid de la cacophonie dadaïste ? *et Caetera...*

Je passerai plus rapidement sur le deuxième ordre de définition livré par les jeunes lecteurs : « la poésie c'est doux, ça fait du bien, c'est agréable, c'est le *joli* », voire « ça caresse » (*sic*). Non que ce mensonge soit véniel, il révèle même un second contresens fondamental. Mais l'*impression* qu'il traduit, en des termes qui ressortissent à un sentimentalisme fade, a des causes aisées à établir et qui excèdent de beaucoup le seul fait de la poésie. La

poésie est ici l'otage de la position intellectuelle et morale de beaucoup d'adultes qui tient, plus ou moins consciemment, l'enfance comme une espèce fragile, donc à protéger. D'où, notamment en maternelle et en primaire, le choix de textes à lire qui épargneront à des êtres hypersensibles toute représentation brutale ou contradictoire de la réalité. Contenu lénifiant et langue édulcorée, la pseudo-poésie qui relève de cette précaution, chantante ou gentiment ludique, fait office d'antidote et de consolation *a priori* ! Et c'est nécessairement la fonction organique de toute littérature qui est alors dévoyée.

Le troisième type de stéréotypes lisible dans l' « aveu » des élèves, le plus solidaire sans aucun doute du point de vue intériorisé par la plupart des adultes, recoupe en partie, en l'aggravant, cet débat sur l'enjeu de la poésie. Il affirme, avec une conviction opiniâtre, que la poésie « c'est le rêve, l'évasion ». Cette vue est d'évidence tributaire d'une compréhension naïve et simplificatrice de l'ailleurs romantique et d'une représentation fortement constituée dans l'imaginaire collectif, du poète « hors du réel », justement rêveur ou en fuite, un *hors-là* en effet. Cela résulte aussi du vieux dualisme qui oppose l'abstrait et le concret, l'esprit et le corps, voire le sentiment errant et la raison qui organise les objets de la réalité. C'est une ineptie à plusieurs titres. D'abord, c'est méconnaître que la réalité, extensive et complexe, est faite du réseau inextricable des choses obviées, du corps qui s'y frotte, des sensations qu'il en tire, comme du « réel psychique », des mythes et légendes individuels et de la langue même qu'ils travaillent. A ce compte-là, la poésie, syncrétisme absolu, est un forcené réalisme. Ensuite c'est ignorer que le poème est toujours quelque chose qui relève du vécu. Que ce quelque chose soit ensuite transféré dans la langue et métaphorisé, éloigné du réel vécu par la langue, il n'en reste pas moins que l'origine de ce qui se dit, c'est l'expérience de celui qui parle, dans sa chair, dans son sang, dans son regard. Le poète parle du réel, depuis le réel. Enfin, il suffit de lire Baudelaire ou Prigent, Barnaud, Velter ou Corbière : le poète est toujours celui qui met les pieds dans le plat de l'existence, qui renvoie le lecteur au plein cœur de sa réalité propre, subjective et historique, son amour, sa mort, son voyage, sa langue. De quoi s'évade-t-on ? Est-ce qu'il rêve celui qui questionne obstinément l'*autre* qui simultanément l'habite et l'environne ? Le poète a les yeux ouverts sur la réalité, dévorés par la réalité. D'ailleurs « on ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux », disait Reverdy. Poésie : histoire, on le sait, d'insomniaques...

Article paru dans *La littérature dès l'alphabet*, dirigé par Henriette Zoughebi, Gallimard Jeunesse